NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 N° 3 1938

La religion et les religions

Joseph MASSON (s.j.)

p. 284 - 301

https://www.nrt.be/it/articoli/la-religion-et-les-religions-3639

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA RELIGION ET LES RELIGIONS

Un problème du catholique instruit

Parmi les multiples conséquences de nos inventions modernes, il faut compter au premier chef un rétrécissement du monde, amenant un brassage, inouï jusqu'ici, des idées, des sentiments, des manières de vivre, jadis propres à chaque peuple et nettement séparés.

Tout comme les marchandises, les romans ou les théories scientifiques, les conceptions religieuses des différentes nations et des différentes époques viennent en contact.

Outre qu'elle est une étude, la comparaison des religions devient, qu'on le veuille ou non, une démarche instinctive et presque une nécessité pour le catholique informé. Le ciné documentaire lui montre les temples bouddhistes du Nord, et il n'est pas sans observer que certains autels — cierges, fleurs — rappellent les nôtres. S'il est parisien, le Musée Guimet lui présentera sciemment le chapelet bouddhique à côté du chapelet chrétien, ou lui montrera, comme on le fit jadis, une « messe » bouddhique. S'il lit la « collection Payot », il y verra étudier et rapprocher les grandes religions du monde, il y verra par exemple ranger sous le terme d'incarnation, de péché, de confession,... des réalités très diverses. Nous espérons qu'il n'a pas eu en mains les livres de chez Rieder...

Les grands mouvements de migration lui feront rencontrer des Annamites en France, des Chinois un peu partout, par exemple en Belgique, des hindouistes, des bouddhistes, des musulmans à Paris, à Londres, des Juifs à Anvers et à Bruxelles.

Tous les syncrétismes des théosophes lui présenteront — feuilles volantes ou lourds volumes — des parallèles entre Jésus, Bouddha, Mahomet... Sans doute pareille fusion des religions se rencontre-t-elle surtout dans les pays où manque une armature dogmatique et disciplinaire : ainsi voit-on les théosophes de l'Inde (Adyar) ériger dans le même parc un sanctuaire shintoïste, un temple bouddhiste, une mosquée, un temple protestant... qui recevront tour à tour leur visite, placer sur la même table les textes **védiques, le Zend-Avesta, la Bible, le Coran, où ils puiseront**

indistinctement selon la disposition du moment. Mais ces choses-là ne se passent pas qu'aux Indes ! On a pu voir s'établir à Londres une Buddhist Lodge assez active et tout récemment une mosquée. L'Allemagne a compté des bouddhistes — il en reste encore — qui étaient d'authentiques aryens. Vivekananda, au fameux Parlement des Religions de Chicago, s'est attaché une anglaise, Miss Noble, devenue Sister Nivedita, directrice d'une maison d'éducation hindoue. Le Catéchisme des bouddhistes de Ceylan, qui doit en être au moins à sa cinquantième édition, a été composé par un officier américain, Henry Steele Olcott, passé au monachisme.

Cas extrêmes, objecterez-vous ? Ce sont des cas de ce genre qui permettent de déceler les mouvements moins apparents et plus généraux. Le catholique ne songe point tous les jours à se faire musulman, hindouiste ou bouddhiste. Mais, s'il est cultivé, il rencontrera, au moins dans des livres, les idées maîtresses des grandes religions. La curiosité l'entraînera à en prendre une connaissance générale.

Son zèle même l'y amènera : s'il porte intérêt aux missions et au développement de l'Eglise, il entrera nécessairement en conctact avec les grands courants religieux des divers mondes.

Dans ce brassage universel dont nous venons de signaler quelques manifestations parmi des centaines d'autres, l'esprit humain, avide d'unité, cherche tout naturellement à déceler les directions principales ; dans cette concurrence il cherche à établir des valeurs. Quelle est donc la place du christianisme en face des autres religions.

La religion, les religions, il y a là, semble-t-il, une question...

I

On y a parfois répondu par une simple et nette fin de non-recevoir : il n'y a pas de question !

Et sans doute pour beaucoup de gens, il en est bien ainsi : le problème n'existe pas.

C'est le cas des indifférents d'abord. Ou bien ils n'ont aucun idéal, et les déboires quotidiens ou une réflexion philosophique mal conduite ont tué chez eux le souci des réalités supérieures : et alors toutes les religions leur apparaissent également vaines. Ou bien ils sont descendus plus bas encore : et alors toutes les

religions leur paraissent également haïssables pour des motifs qui n'ont rien à voir avec le dogme, parce qu'elles sont « l'obstacle » gênant. Ou bien, au contraire, ils gardent un idéal spirituel, mais vague et dogmatiquement mal défini, pour qui toutes les religions sont bonnes. Comme nous parlons surtout d'attitudes pratiques, nous n'apporterons pas en exemple les études des spécialistes, qui d'ailleurs nous retiendront quelque peu plus loin. Mais nous ouvrirons des livres au hasard, des livres de vulgarisation, les livres du « grand public ». Qu'y lisons-nous ?

B. Trapier : *Les voyageurs arabes au moyen âge,* N.R.F., 1937, conclusion : « Ils nous ont conduits vers le berceau de quelques-unes des religions qui se partagent encore aujourd'hui le monde ; ils nous ont montré ces religions parentes à l'origine, emmêlant leurs racines, apportant vers les mêmes lieux l'hommage de leur piété, vénérant les mêmes saints, croyant aux mêmes miracles. Et ceci nous rend plus sensible et plus scandaleuse l'absurdité des haines meurtrières qui les dressent les unes contre les autres. »

J. Maquet-Tombu : *Le Siècle marche,* 1936, Prix triennal de littérature coloniale belge : « (Jadis, au Congo) les rapports entre les religions des deux confessions (catholique et protestante) étaient des plus courtois. Pas de rivalité d'une Église à l'autre, chacune ayant son fief bien délimité » (p. 170). Son fief bien délimité : chacun chez soi ; chacun sa part.

Voici deux textes ; on en trouverait des centaines, des milliers de semblables dans les innombrables livres d'histoire, de sociologie, dans les relations de voyages, les études coloniales, bref dans tout ce qui interfère de façon ou d'autre avec les idées et l'action religieuses. Relativisme qui n'est pas d'ailleurs une nouveauté, qui fut toujours en faveur aux époques de crise, ainsi que le montre excellemment le R. P. Pinard de la Boullaye dans son « *Etude comparée des Religions* » (I, 499).

A l'aise avec le dogme, et par ailleurs naturellement honnêtes, une foule de gens « indifférents » ne se posent pas notre question ; c'est très regrettable, et nous pourrions désirer qu'ils se la posent un jour : ce serait le début d'une salutaire inquiétude et peut-être d'une fructueuse enquête.

A côté des indifférents non-croyants qui ne nous intéressent pas directement ici, ou plutôt infiniment au-dessus d'eux, il y a la grande masse des catholiques pour qui notre problème est

inexistant, parce qu'un des termes du parallèle leur échappe. Ils ne savent rien des autres religions, ou tout juste assez pour les mépriser, ou au maximum en avoir pitié. Évidemment ces âmes, souvent simples, droites et ferventes du reste, il faut les laisser dans leur foi introublée. Mais sont-elles, parmi les catholiques de notre siècle, parmi ces « catholiques instruits » qui nous intéressent maintenant, si nombreuses que les « autres » ne forment qu'une fraction négligeable du troupeau ?

Nous croyons que, pour un certain nombre tout au moins, il y a une question implicite, et parfois, qui sait, un vacillement de la foi ; toujours : le malaise qui vient d'une situation non dénouée. Ils sont impressionnés par la masse énorme des documents, bien ou mal choisis, qui leur sont jetés à la tête par des vulgarisateurs incroyants ou anti-chrétiens.

Et alors il leur arrive de se résoudre à un des partis suivants. Certains se dissimulent le problème ; ils rejettent comme une tentation leur envie de comparer. Ils s'assurent qu'une réponse montrant le bien-fondé de leur croyance et la fausseté des autres existe... puisqu'elle *doit* exister. Ils s'en assurent, mais il arrive que cela ne les rassure pas : quelqu'un qui a une fois douté que sa clef était dans sa poche ne sera plus rassuré s'il ne s'est d'abord tâté... Ils ont beau répéter : Seigneur, je ne vois pas, mais je crois. Ils oublient qu'il n'est point question ici de tenir par toute sa volonté, mais, afin de mieux tenir, de savoir pourquoi et comment l'on tient, de comprendre la *vraie* situation de la religion *vraie* — la catholique ! — en face de ses « concurrentes » : mieux voir pour croire, et peut-être pour en aider d'autres à croire.

Sinon la raison, sacrifiée injustement, est bien près de se révolter. Une fois que la question a surgi, il faut en venir, tôt ou tard, à une enquête en rapport avec les capacités. Cette enquête peut, du reste, être très diversement menée et très inégalement poussée selon les individus. Il n'empêche qu'elle doive se faire de manière adéquate pour répondre aux difficultés du questionneur, et éclairer, sinon affermir sa croyance.

Si un tel homme vient à nous, prêtres ou intellectuels catholiques, que lui répondrons-nous ?

Il ne s'agit pas ici d'arguments de détails ni de recherches historiques sur un point précis, mais de la mentalité générale qui permettra de mener à bonne fin, dans la loyauté intellec-

tuelle et la fermeté de la foi, une recherche sur le point suivant : Quelle est la position de la religion en face des religions ? Nous voudrions, étant rejetée l'échappatoire, indiquer les trois attitudes d'esprit dans lesquelles on peut se trouver, ou se placer, pour étudier la question, et indiquer la seule vraie réponse : la « catholique », dans toute la force de ce terme.

II

Le problème de la Religion et des religions se pose, si l'on veut, comme le problème métaphysique, plus connu, de l'Etre en face des êtres, et reçoit des réponses sensiblement parallèles.

Aux premiers siècles du christianisme (et sous l'influence de certains cultes orientaux : zoroastrisme, bouddhisme, et de certaines philosophies : néoplatonisme), naquirent diverses hérésies à base philosophique, qui se distinguaient par un *dualisme* parfait, une opposition radicale entre l'Etre, spirituel et bon, et les êtres, matériels et mauvais. Faute de trouver la parenté exacte entre Dieu et nous, on se résigne à séparer radicalement le Tout Puissant de... tout le reste.

Ce rappel historique peut nous servir d'exemple. Si l'on remplace l'Etre par la Religion, et les êtres par les religions, la question est assez pareille, et peut donner lieu, elle aussi, à une réponse *dualiste*.

Cette dernière ne se retrouve-t-elle plus chez aucun des « hommes cultivés » ou des prêtres, qui sont amenés par les circonstances à étudier la Religion et les religions, ou à éclairer les autres sur ce sujet ?

On dit : Notre Christianisme, vérité totale, n'a rien à voir avec les doctrines d'erreur. Et l'on proclame avec Bossuet que : « Dieu a livré les païens à l'abjection de leur misère pour faire éclater plus splendidement sur eux sa miséricorde ». Ou encore l'on a pour les païens une pitié qui se rapproche dangereusement de l'orgueil, sans peut-être s'identifier avec la charité...

A la suite de Bossuet, on se croyait jadis obligé de défendre l'Eglise — sa liturgie, son culte, ses fêtes, ses formulations de vérité — contre toute ombre de la moindre influence extérieure ; de l'élever sur les hautes cimes, tandis que le paganisme était le bourbier de la plaine. La tendance n'a pas tout-à-fait disparu...

Et, dans cette position, il y a une âme de vérité : toute

erreur ne vit du reste qu'ainsi. La religion du Christ est transcendante ; elle est aux autres religions comme le Christ même est aux hommes qui inspirèrent ces dernières, c'est-à-dire comme Dieu à l'homme : dans un état de supériorité infinie ! Nous en sommes bien d'accord. Mais, tout de même, quand on regarde l'histoire, il est impossible de ne pas voir les ressemblances entre certaines idées et attitudes fondamentales dans et hors le christianisme.

Lorsque le sauvage songe à Nzambi ; quand le Peau-Rouge au lever du soleil se tient debout devant Dieu ; quand Toukaram s'écrie : « Vous êtes excellent par-dessus tout, ô mon Dieu ! Vous m'êtes plus cher que ma propre âme. Mes yeux sont enchantés à la vue de votre face, mes oreilles au souvenir de vos attributs » ; quand des millions d'hommes et de femmes, par le monde, ont reconnu ou du moins éprouvé avec un frisson de Rama ou de Krishna, extatiques comme Kabir et tant d'autres, élèvent vers le Très-Haut un cœur filial et confiant, encore une fois sont-ils dans le néant au point de vue religieux ?

Lorsque beaucoup de ceux-là : hindous pratiquant la bhakti de Rama ou Krishna, extatiques comme Kabir et tant d'autres, élèvent vers le Très-Haut un cœur filial et confiant, encore une fois sont-ils dans le néant au point de vue religieux ?

L'habitude même où nous sommes d'employer notre vocabulaire chrétien pour désigner des réalités religieuses non-chrétiennes n'est-elle pas l'indice d'une certaine parenté, qu'il faudrait préciser. Nous disons : un abbé, un monastère bouddhiste ; les anglais parlent encore plus carrément d'un buddhist bishop, etc. Ces termes couvriraient-ils des réalités totalement hétérogènes : comment expliquer alors qu'on les ait choisis ?

Les ressemblances sont encore plus frappantes pour ce qui regarde le culte : nous en citions quelques-unes, parmi beaucoup d'autres, en commençant.

Est-il dès lors licite de maintenir la parfaite séparation, le dualisme intransigeant : les faits semblent bien le condamner.

Ce n'est pas tout : dogmatiquement parlant, un catholicisme sur les cimes, ou plutôt flottant dans l'air, et coupé du fond humain, celui-ci fût-il marécageux, nous apparaît bien peu défendable. Durant les millénaires qui précédèrent la venue du Christ, pour tout le monde moins Israël, et depuis la venue de **Jésus, pour la majorité des hommes encore, le compte-courant**

de la rédemption se clôt-il par un grand zéro, ou un énorme passif ? Le filet du Royaume de Dieu est-il donc si étriqué ? mais où serait la divine bonté ; ou bien se laisse-t-il déchirer, ne gardant que quelques poissons ? mais où serait la divine puissance.

La solution *dualiste* ne nous satisfait point. Et si par hasard la raison songeait un instant à s'y arrêter, le « sensus Christi » redemptoris ne s'y résoud pas. « Omnes homines vult salvos fieri. »

III

Point d'absolue transcendance ! Alors, une immanence ! Point de dualisme ! Voulons-nous un *monisme* ?

Certains ont tenu — pour en revenir à notre comparaison — l'identité absolue de l'Être et des êtres, le monisme rigoureux. Ce qui paraît s'opposer à l'un n'est tout au plus que l'émanation, l'expression finie, fluente, nécessairement précaire et diverse d'un seul réel suprême. Et certaines grandes religions, comme l'hindouisme selon Shankara, ont adopté vis-à-vis de Dieu et du monde une position toute semblable.

Une fois de plus, ce monisme métaphysique ou religieux a son correspondant pour la question qui nous occupe, dans certaine attitude des « hommes instruits ». Selon plusieurs, toutes les religions, la chrétienne comme les autres, sont également estimables, et également provisoires : elles ne sont que des expressions matérielles approchées de la Métareligion intérieure qui est leur âme à toutes, et leur justification. Tous les grands génies religieux, — comme ils disent, comprenant pêle-mêle sous ce terme Jésus, Bouddha, Mahomet, voire Luther, etc. — tous les grands génies religieux sont les révélateurs temporaires du Dieu inconnu, sensible au cœur.

Qu'on se rappelle les deux extraits (B. Trapier, J. Maquet) cités plus haut. Qu'on y ajoute la réflexion authentique d'un excellent catholique, revenant d'un voyage au Japon et tout charmé par les qualités de ses habitants. Il disait, sans se douter de l'énormité de sa phrase : « Vraiment je me demande ce que le christianisme pourrait encore apporter à des gens si bien disposés, naturellement si bons. » La réflexion se passe de commentaire... Qu'on se rappelle aussi les expressions, si cou-

rantes qu'elles ont pris place parmi les « clichés » et paraissent toutes naturelles, même à plus d'un catholique : « Malgré la diversité de nos croyances, également respectables... ; nous rendons hommage à toutes les opinions, etc... »

Le mouvement moderniste, avec son syncrétisme et sa religion intérieure destructrice du dogme, les tentatives de réunion des églises, poursuivies — hors du catholicisme — sur un pied d'égalité entre les diverses confessions, ne sont-elles pas des manifestations du monisme évolutionniste religieux dénoncé ici ? Certaines pages du beau livre du P. Congar : *Chrétiens séparés* nous donnent à ce sujet des confirmations significatives...

Toutes les théosophies : celles de l'Inde dont nous parlions ; celles d'Amérique — pullulantes ! —, celles d'Europe aussi, ne partent-elles pas du même axiome fondamental ?

On concédera même au christianisme et à Jésus une place de choix ; mais on se refusera à les considérer comme absolus et définitifs : ils seront meilleurs, bien sûr, mais dans le même ordre. C'est toujours plus ou moins Sabatier que l'on répète : Toutes les grandes religions sont des formules revisables, interchangeables, de la conscience religieuse ; « chacune de leurs Bibles se place naturellement sur un degré de l'échelle des révélations divines. » Le christianisme est seulement la forme la plus parfaite de la piété.

Cette erreur moniste — comme tout-à-l'heure le dualisme — a un fond de vérité. Tout bien vient du Bien. Tout vrai est un reflet du Vrai. Et il est incontestable que les grandes religions, notamment, contiennent une part de bien, une part de vrai.

Mais encore, si nous nous bornions à mettre entre elles et le christianisme une simple différence de degré, nous serions bien perplexes : Est-il si simple de montrer clairement, par des dénombrements parfaits qu'au grand total le compte christianisme se solde par un actif, et le compte bouddhisme, shintoïsme, hindouisme,... par un passif. Le bilan, en tout cas, est bien difficile à établir. Et puis, ce que l'histoire a résolu jusqu'ici — admettons-le — en faveur du christianisme, ne le peut-elle résoudre dans la suite en faveur... de l'Islam, par exemple, qui croît beaucoup plus vite que nous : si toutes les religions ne diffèrent que de « degré » et non de nature...

Ceci n'est encore qu'une difficulté pratique ; mais nos positions dogmatiques nous défendent d'accepter le monisme reli-

gieux plus haut décrit, sous quelque forme larvée ou vulgarisée qu'il puisse se cacher d'ailleurs : il n'en est que plus dangereux. Nous avons l'obligation de sauvegarder la transcendance de la Révélation et de la Rédemption en Jésus-Christ. La transcendance (qui est aussi dans le contenu de la Révélation) est principalement dans le caractère divin, définitif et universel qu'elle présente du fait de son réalisateur : le Fils de Dieu : non est in aliquo alio salus.

Et nous voici expulsés du monisme, comme nous avions dû abandonner le dualisme. Mais prenons garde que notre vie pratique ait rejeté jusqu'à la dernière goutte de ce venin, et que notre intransigeance théorique ne s'accompagne d'hésitations et d'insécurité pratique : « Christus heri, et hodie. Ipse et in saecula ! »

IV

Nous sommes donc amenés à rapprocher sans confondre, exactement comme, sans les confondre, on rapproche l'Etre et les êtres.

Affirmer un lien de parenté, entre les religions et la Religion, ce ne sera point rabaisser le catholicisme, mais en montrer l'élévation et la solidité. Car il n'est pas un aérolithe descendu tout solidifié des hauteurs d'un autre monde.

Mais il est une cime, c'est-à-dire quelque chose de solidement assis sur une large base dont tous les points peuvent, le cas échéant, servir à l'homme qui monte pour se rapprocher du sommet.

Reprenons une fois de plus notre comparaison métaphysique. L'homme qui n'a à sa disposition que des concepts discursifs ne peut connaître l'Etre que par voie de négation exercée sur les concepts des êtres, et comme le résidu commun. Mais si cet homme a une intuition au sujet de l'Etre ? Son attitude intellectuelle doit changer : Va-t-il soumettre l'intuition à la critique de la raison discursive, exactement comme si le jugement où elle s'exprime pour nous était le résultat d'un raisonnement ? Ce serait une erreur grossière. Au contraire, il est naturel que cette intuition — infaillible — vienne éclairer les démarches de la raison discursive faillible : c'est la condition même d'une connaissance élargie et affermie.

Application ! L'homme qui n'a jamais rencontré que des ex-

périences et des enquêtes religieuses exclusivement humaines, l'homme naturel parfait, peut tout au plus en extraire un résidu humain, faillible comme lui-même. C'est le cas de toutes les études comparées des religions entreprises par des incroyants, surtout s'ils sont rationalistes. Schleiermacher disait : « Les religions ont une source commune : l'expérience de l'infini. Si opposées qu'elles paraissent, elles sont sœurs, ne différant entre elles que par leur manière spéciale d'envisager l'infini. »

N'admettant point d'exception à l'ordre des choses, on voit toutes les religions comme le produit plus ou moins diversifié des puissances religieuses purement humaines, et afin d'en découvrir le noyau, l'élément commun qui les apparente en les laissant sur *un même plan,* on procède par cette élimination appauvrissante que nous rappelions par rapport à l'être. On admet comme présupposés évidents le syncrétisme, l'influence réciproque des religions l'une sur l'autre, leur valeur toujours relative. Chose curieuse, suivant une remarque du P. de Grandmaison, le résidu commun, l'élément fondamental est toujours plus ou moins la notion ou le phénomène dans l'étude desquels le comparatiste s'était par avance spécialisé... Mais laissons cela : en somme, s'il n'y a pas de révélation, si toutes les religions sont, comme nous le disions, sur le même plan, le procédé est légitime : c'est celui même que l'on emploie pour l'étude comparée des civilisations, des arts, des littératures.

Mais si dans le monde est apparue une révélation divine, si nous ne nous sommes pas livrés en réalité à des expériences purement humaines dans le domaine religieux, alors ce serait folie de mépriser les certitudes qui nous sont données et de les mettre sur le même pied que nos conclusions naturelles : elles en diffèrent essentiellement par l'origine et par le degré de certitude. Prendre la religion révélée comme un simple fait humain, c'est sans doute une fausse manœuvre au point de vue religieux total. C'est encore et surtout au point de vue scientifique, et plus simplement au point de vue de l'enquête loyale qui nous occupe maintenant, une « erreur » basée sur un préjugé théorique ou au moins sur une restriction pratique : la négation plus ou moins consciente de la possibilité d'une intervention divine directe dans notre vie religieuse.

Le vrai savant, et tout chercheur loyal, avant de comparer **catholicisme et autres religions, doit en premier lieu se rendre**

compte de la foncière différence qui les sépare. On ne demande pas ici un acte de foi surnaturelle ; mais qu'on accorde à Dieu intervenant dans le monde, par une action historiquement décelable et philosophiquement admissible, les caractères transcendants qui lui conviennent par nature. Et pour nous qui sommes chrétiens, avant toute comparaison, nous le ferons, l'acte de foi, parce qu'il est, même scientifiquement, la démarche qui nous met dans le vrai dès le début de notre enquête. Le surnaturel est dans le naturel ; le Créateur est aussi Rédempteur, il a parlé *multis modis*, mais aussi par son Fils ; tout homme est un chrétien, au moins en espérance. Pour faire abstraction de tout cela, il faut n'avoir qu'une vision incomplète du réel, ou — en certains cas — être de mauvaise foi.

Et voici en quelques mots la position qui unit tout sans confondre. Les êtres, dit la philosophie, sont et ne sont pas l'Etre. Ils le sont par ce qu'ils ont d'acte ; ils ne le sont pas par ce qui leur manque d'acte. Les religions, pouvons-nous dire, sont et ne sont pas la religion. Ceci demande précision.

La théologie fondamentale prouve, nous le savons, qu'il n'y a qu'une seule vraie religion ; une seule vraie révélation.

Or, pour venir jusqu'aux hommes à sauver, c'est dans leur milieu même que la grâce de la religion trace son chemin. A cela n'a rien d'étonnant. Ne disons-nous pas que la Rédemption forme un plan universel, embrassant la totalité du temps et de l'espace, l'échelle des êtres à tous ses degrés ? N'affirmons-nous pas que cette rédemption constitue un plan unique auquel concourt tout ce qui existe, selon la volonté divine, et selon la capacité propre de sa nature ? Le sol et les occupations qu'il impose, la race et sa psychologie particulière, l'époque et ses caractères spécifiques, tout cela fait partie de l'œuvre rédemptrice qui doit aboutir pour tel homme, à tel moment, à l'acte surnaturel de foi et de charité. Il en est tout particulièrement ainsi de ce qui, par soi, oriente l'homme vers le Transcendant : « les » religions. Tous les éléments bons qu'elles renferment sont le terrain d'une rencontre avec le Bien total.

On voit bien le dessin universel de cet étagement. La vie matérielle de l'homme est ordonnée aux activités de sa vie spirituelle. Et cette vie spirituelle, à son tour, culmine dans la vie religieuse : ensemble d'attitudes essentielles par lesquelles **l'être pensant, faisant réflexion sur lui-même et sur le monde,**

se comprend et s'accepte comme dépendant du Tout-Puissant ; lui rend ses hommages ; lui demande des secours ; voudrait l'atteindre de plus en plus pleinement ; puis enfin, n'y parvenant pas, attend de ce Dieu une manifestation plus plénière, et du reste au-delà des forces de notre pauvre nature, manifestation qui sera le Bonheur inégalable, parfait. Cette attente « des » religions, c'est, déjà, en appel et comme en creux, « la » religion.

Cela apparaît nettement lorsque, de fait, l'Evangile est prêché en un pays, selon son véritable esprit. Saint Paul avait déjà dit aux Athéniens : le Dieu inconnu que vous honorez, moi, je vous le révèle. Et voici comment parlent les vrais successeurs de l'Apôtre. Aux ascètes de tous les temps : Votre détachement est méritoire. Mais savez-vous bien où il vous mène ? Je viens, moi, de la part du Christ, vous montrer comment le vide fait en vous appelle et peut recevoir les grâces d'en Haut. Aux mystiques assoiffés d'union : Vous n'avez encore rien demandé ! Voyez donc : je vous apporte le Dieu que vous vouliez étreindre. Il est ici à quelques pas sous une hostie, et il se donnera à vous en nourriture, dans la communication la plus intime, avant de se révéler à vous dans la vision de l'Au-delà. A tous les chercheurs dont l'âme est noble : Venez, vous êtes au fond sur la bonne voie. Je vous mènerai bien plus haut que seuls vous eussiez pu parvenir.

Historiquement parlant, nous voyons le christianisme couronner et parfaire le monothéisme juif par la Trinité, assumer l'apparat rituel de certaines fêtes païennes, faire son profit de l'intériorité orientale pour approfondir la connaissance du dogme, et de l'activité occidentale pour promouvoir l'unité et le développement de l'Eglise. Le « Catéchisme des incroyants » a, là-dessus, de bien belles pages.

Si par ailleurs l'âme non-chrétienne ne rencontre jamais en fait, au cours de son pélerinage terrestre, un missionnaire qui l'instruise, le rôle des « préparations évangéliques » n'en est pas changé pour autant. La théologie affirme que, pour être sauvé, tout homme doit appartenir sinon au corps de l'Eglise, au moins à son âme, qu'il doit avoir sinon la réalité physique du baptême, au moins son désir surnaturel. On ajoute que ce désir peut rester assez confus ; et l'on ne précise pas toujours quelles circonstances concrètes pourraient le faire naître, indépendamment de la prédication. Mettons à part toutes les inter-

ventions miraculeuses qui ne constituent jamais qu'un dernier et mystérieux recours. Le plan rédempteur — divin ! — doit être en même temps plus humain que cela.

Dans l'âme d'un individu, comme dans l'histoire du monde, les éléments qui préparent la route à « la religion » ce sont « les » religions. Qu'elles aient conservé des restes de la révélation primitive, ou qu'elles soient l'expression des plus nobles tendances religieuses naturelles à l'homme, peu nous importe pour le moment. Toujours est-il que normalement c'est par ici que passera la *grâce* de l'appel intérieur. C'est par décantation des religions imparfaites, de façon à en garder seulement le meilleur, que l'homme sera préparé par la grâce à recevoir les illuminations de la foi.

Si l'on parle de grâces prévenantes antérieures à la justification, c'est bien dans ce que « les » religions ont de meilleur qu'il faut les voir s'insérer conformément au plan divin.

Psychologiquement parlant la perception de ces grâces prévenantes par l'adepte « des » religions sera dans une prise de conscience de leurs tendances élevantes et de leurs réalités supérieures, conjointement à un sentiment douloureux de leur insuffisance, amenant le désir des secours divins, et finalement la grâce de foi proprement dite, du reste toute gratuite.

Et même peut-être le croyant nouveau s'imagine-t-il être encore dans les religions alors qu'il est déjà dans la religion.

C'est que les religions, si elles ne sont pas le terme, ont été, et tout naturellement, le chemin, à la fois apparenté et hétérogène au terme.

On nous fera grâce des démonstrations sous-jacentes à cette très brève vue d'ensemble, et des siècles de discussion que ses différentes parties ont provoqués. Sur le problème des préparations évangéliques, on trouvera une large bibliographie dans le volume du R. P. Pinard de la Boullaye : *Etude comparée des Religions* (I, 477, n. 1). On y pourrait ajouter entre autres O. Karrer : *Le sentiment religieux dans l'humanité et le christianisme,* Paris, 1937, et tous les auteurs que signale ce volume. Sur le problème du salut des infidèles on consultera les deux volumes de Capéran parus sous ce titre même. La bibliographie est immense. Ne nous y attardons pas, notre but étant tout pratique et vital.

Grâce à Dieu les positions qu'on vient d'exposer n'ont rien

de révolutionnaire, ni d'anti-classique. Mais peut-être les conséquences pratiques de la théorie ici rappelée ont-elles parfois échappé même à de bons esprits. Et pourtant ce sont celles-là qui doivent influer sur les opinions réfléchies et sur les attitudes vécues du catholique instruit, lui donner une foi solide, une largeur de vue accueillante, une charité universelle, lorsqu'il lui arrive de venir en contact avec les insuffisances — et les splendeurs ! — des religions non-chrétiennes. Ce sont de telles « conséquences pratiques » que nous voudrions rappeler maintenant comme fruit de ces pages.

V

Nous les rangerons sous plusieurs chefs.

Et tout d'abord, une remarque de portée générale. Le catholique doit s'habituer, on doit l'habituer, à considérer la Rédemption du monde en tout son divin déploiement. Le Christ a racheté tous les hommes, toutes les choses, dans tous les pays ; il les a tous appelés à sa lumière ; il leur réserve à tous le salut, pourvu qu'ils répondent à la grâce, dans la mesure, très variable et très mystérieuse, et individuellement incontrôlable, où elle leur est donnée.

Le chemin normal pour cet appel divin, c'est évidemment la prédication évangélique. Mais au cas où celle-ci fait défaut, tout ce qu'il y a de bon dans les « fausses religions » est, selon l'unité du plan de Dieu, le chemin de l'appel, tout intérieur cette fois.

Nous venons de parler de « chemin », et non pas de terme ; de pente, et non de sommet. Nous voulons marquer par là que les religions ont avec le christianisme, on ne saurait assez le répéter devant le relativisme moderne, une différence de nature, et pas seulement de degré. Elles sont des moyens en vue d'une fin ; des préparations à une grâce qui reste gratuite ; des provisoires réalisés en vue d'un définitif que Dieu seul peut fonder. Bref les religions ont avec la religion tout le rapport et toute l'infinie différence qui existe entre le naturel et le surnaturel qui s'insère en lui.

Il n'y a donc ni commune mesure à imaginer, ni « rivalité » à craindre. Les conséquences de cette dernière phrase sont

importantes pour le catholique placé devant la Religion et les religions.

Mais avant de parler de rapprochements, indiquons, en une seconde et brève remarque, deux écueils à éviter : ne voir en dehors du christianisme que les sommets sublimes et en lui que les plaines où vit la foule médiocre ; ou réciproquement comparer les vrais, et trop rares, saints chrétiens, avec la turba magna non-chrétienne. Les deux procédés sont également faux et injustes, et de nature à indisposer les tenants de l'un des deux termes mis en comparaison. Leur emploi est-il pourtant si rare, chez les non-croyants et chez les catholiques « timorés » ou orgueilleux ?

Venant maintenant, par une troisième remarque, à la question de valeur, nous dirons ce qui suit.

Plus une religion est basse, moins il faut avoir peur de reconnaître sa déchéance, et qu'on n'y retrouve guère la révélation primitive : mirabilius reformabis ; la rédemption de ses adeptes est d'autant plus urgente et en un sens plus nécessaire. Ici du reste nulle difficulté. Le chrétien est porté par des habitudes séculaires à faire des faveurs gratuites qui lui ont valu le baptême une source d'orgueil plus ou moins légitime. Contre eux le mot de s. Paul : « cur ergo gloriasis quasi non acceperis ? »

Passant à l'alternative inverse, plus une religion est élevée dans ses conceptions ou dans la pratique vécue de ses fidèles, moins il faut avoir peur de le reconnaître, car elle montre plus splendidement les divines préparations évangéliques. Cette seconde proposition eût soulevé jadis un certain « tolle » : non pas dans les premiers siècles où elle était familière aux Pères Apologètes, mais au déclin de la scolastique, et au temps de Bossuet.

Elle n'est pourtant que l'expression d'une vue du monde totalisante et pacifiante, tout simplement la vue qu'en a Dieu.

Répétons-le : ce n'est point faire tort à l'Etre que de le retrouver dans tous les êtres : cela prouve son infinité, sans nuire à sa transcendance. Ce n'est point faire tort à la Religion que d'en retrouver les participations et les préparations dans les religions : cela prouve sa complétude sans nuire à sa grandeur. Elle est, cette Religion divine, le terme ultime de cet universel mouvement qui entraîne tous les hommes en direction d'une vision de Dieu. Cette vision, la grâce des grâces, ils ne pourront **jamais se la procurer eux-mêmes : il est toutefois consolant**

et explicatif de voir toutes les lignes de force d'une humanité déjetée tendre vers elle comme à leur centre.

Le R. P. Sertillanges, en quelques pages de son *Catéchisme des Incroyants* (Vol. I, 84-89), a indiqué ces lignes de force pour les grandes religions actuelles : le sens de l'universel gouvernement par un Dieu strictement un, chez les Juifs ; l'apparat extérieur et le culte des grands êtres, dans le paganisme ; le détachement et la charité bouddhiques ; le sentiment de l'universelle et irréprochable providence, chez les musulmans ; le spiritualisme des protestants. Sans doute, tous ces courants ont plus ou moins dévié ou se sont perdus dans les sables de la routine quotidienne. Tels quels, ils rendent témoignage au catholicisme qui leur fait justice dans la mesure convenable : ils y sont une préparation, ils en sont un appel.

Les religions du monde, plus elles sont près de la Religion, loin de lui nuire ou de l'abaisser, lui rendent hommage comme à leur souveraine : ceux qu'elles animent sont dans une bonne direction, ils n'ont qu'à monter à un plan supérieur, ou plutôt à y être élevés.

Dans cette manière de tout comprendre, la foi rejoint la charité pour nous faire respecter dans les non-chrétiens tout ce qu'ils ont de religieusement bon. La foi, loin de s'effaroucher des ressemblances, y voit une confirmation partielle de la vérité catholique, un peu comme la position de plusieurs diamètres détermine le centre. La charité, loin de se restreindre, se réjouit que dans le même Seigneur elle puisse aimer combien plus les hommes.

Et voici une quatrième conséquence de notre position. La question des emprunts chrétiens aux autres religions (abstraction faite des rapprochements hasardeux qui servent souvent à la poser : considération historique) est une question dogmatiquement mal posée par beaucoup, et au fond assez vaine. Le christianisme peut-on dire, n'« emprunte » rien ; mais il a toujours « possédé en droit » tout le bien que nous croyions appartenir à d'autres qu'à lui. Nous pensions qu'il « acquérait » ; il ne fait au fond que reprendre, pour les mener à l'ultime perfection que postulent leurs meilleurs linéaments, toutes les ébauches qui, dans l'histoire du monde ou dans l'histoire d'une âme, le précédèrent.

Cette réponse générale ne nous défend pas d'accepter, bien **au contraire, certains faits historiques que l'on nomme commu-**

nément : emprunts chrétiens, à condition qu'ils aient été vérifiés d'abord par une saine critique. Mais elle nous met à même de montrer comment l'emprunt, prévu depuis toujours par le plan rédempteur d'un Dieu omniscient et tout puissant, est une « assimilation vitale ». Celle-ci est réalisée du reste par les forces internes d'une religion complète en elle-même et se suffisant, mais qui étend de plus en plus son emprise actuelle sur le monde, baptisant les gens et les choses, les peuples et les institutions. D'y songer nous fera concevoir une estime accrue de sa divine vigueur. Apologétique aussi forte que simple dans ses lignes essentielles.

Dernière remarque : ni au regard des chrétiens, ni au regard des non-chrétiens, l'apostolat catholique n'est obligé d'accentuer à plaisir les « misères des fausses religions ». C'est risquer d'aigrir ceux qu'il faut gagner, et les règles d'une bonne pastorale suffiraient à elles seules pour imposer le respect de l'âme à convertir : cette âme que nous ne pouvons gagner qu'en lui montrant le rayonnement de la divine charité, en nous et déjà presque en elle. Encore que ces règles soient parfois oubliées... « Abaisser l'orgueil des païens », comme on le répète, c'est encore peut-être risquer de décourager le zèle des chrétiens par une action en retour bien inattendue ; car nous l'avons entendu dire parfois : si les 300.000.000 de catholiques se trouvent devant plus d'un milliard et demi de non-catholiques absolument imprépárés, et en quelque sorte inabordables par manque de terrain d'entente, avons-nous la moindre chance d'atteindre un résultat sérieux ? Du reste, et ceci est décisif, il y a, dans cette conception un peu méprisante, une erreur dogmatique déjà signalée, et au fond une injure à l'universelle providence de Dieu qui travaille depuis des siècles — silencieusement, mais réellement nous le croyons, — tous les peuples non-chrétiens.

Montrons plutôt, aux convertisseurs comme aux non-chrétiens dont ils s'occupent, qu'il y a déjà beaucoup de fait, que les fondements sont déjà posés et les chemins de la grâce amorcés. Ceci nous mettra plus à l'aise pour proclamer malgré tout que rien n'est fait, car la grâce n'est pas encore là, et pour ajouter aussi que tout va se faire, est en bonne voie. Précisément parce que nous apprécions la valeur du don, nous devons croire que, de façon très positive, Dieu a préparé à le recevoir tous les **hommes, sans exception ; qu'à cette fin il a mis en eux une**

somme de bons désirs, de salutaires habitudes, auxquelles nous devrons rendre hommage quand nous les rencontrerons. Ne minimisons pas l'œuvre divine dans les êtres humains.

Les quelques remarques qui précèdent n'ont nullement la prétention d'innover, pas plus que d'épuiser un sujet presque sans limites, surtout quand on le considère dans le détail de ses enquêtes historiques. Elles vont tout simplement à rappeler des vérités peut-être assez élémentaires, mais parfois un peu oubliées, au moins dans leurs conséquences pratiques.

Perdus dans la chaleur et la poussière de la lutte, nous n'avons pas toujours le temps, ni l'envie, ni la lucidité de nous rappeler les toutes grandes règles qui régissent notre attitude en face des religions non-chrétiennes et de leurs tenants. Les épisodes de détail qui occupent nos journées nous cacheraient parfois, si nous n'y prenions garde, la vue totale et comme le panorama de la vaste action rédemptrice exercée par Dieu sur le monde entier. Et ce serait grand dommage pour notre foi, comme pour notre optimisme. Peut-être même certains « cœurs inquiets », venus chez nous en quête d'une réponse à leurs doutes, auraient-ils à en souffrir, ne trouvant pas dans nos paroles, avec la fermeté de la croyance, l'intelligence affectueuse de la charité, et les encouragements dilatants de l'espérance.

Si ces quelques notes aident à goûter et à faire goûter le travail mystérieux et envahissant de la grâce dans le monde, si elles contribuent pour leur petite part à former des « âmes d'accueil », envers tout bien d'où qu'il provienne, elles auront **largement rempli le but qu'on leur assignait.**

J. MASSON, S. I.